Études balkaniques

Cahiers Pierre Belon

9 | 2002

L'autre dans le Sud-Est européen

Le code ethnique du pouvoir en Bulgarie

The Ethnic Code of Power in Bulgaria

Ekaterina Anastassova

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/334>

ISSN : 2102-5525

Éditeur

Association Pierre Belon

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2002

Pagination : 187-206

ISBN : 2-910860-10-8

ISSN : 1260-2116

Référence électronique

Ekaterina Anastassova, « Le code ethnique du pouvoir en Bulgarie », *Études balkaniques* [En ligne], 9 | 2002, mis en ligne le 08 avril 2009, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesbalkaniques/334>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Tous droits réservés

Le code ethnique du pouvoir en Bulgarie

The Ethnic Code of Power in Bulgaria

Ekaterina Anastassova

- 1 En 2001, l'an un du nouveau millénaire, la Bulgarie a attiré l'attention de la presse mondiale à deux occasions. Elles étaient toutes deux identiques : les résultats des élections — parlementaire et présidentielle. Le 17 juin, la Bulgarie a voté à une forte majorité pour le mouvement de l'ex-monarque bulgare Siméon Saxe-Koburggotski et le mois suivant celui-ci est devenu premier ministre ; aux présidentielles, en novembre, on a élu, toujours avec une majorité incontestable, le candidat du Parti Socialiste, Gheorgi Parvanov. Le vote de juin a rappelé le retour de Norodom Sihanouk au Cambodge, et celui de novembre serait à l'origine d'un "cocktail" curieux — une administration monarchique-socialiste (communiste, d'après les critiques les plus extrémistes).
- 2 En fait, les événements ne sont étranges qu'à première vue. Siméon n'est plus monarque depuis longtemps et a déclaré à plusieurs reprises ne pas avoir comme but la restauration de la monarchie en Bulgarie ; et les socialistes au pouvoir ne sont pas l'exception en Europe. La vraie question est de savoir pourquoi on a préféré à la classe politique locale un homme si éloigné du pays et de ses problèmes ? Siméon, comme on le sait, avait été obligé de quitter le pays en 1946, encore enfant, et était établi à Madrid depuis plus de trois décennies.
- 3 Je vais essayer d'y répondre par l'analyse du code ethnique, qui crée des signes distinctifs pour les hommes au pouvoir dans le pays. Les mots "Turc" et "Tsigane" y occupent une place centrale. L'article est basé sur des recherches de terrain menées pendant les douze années d'une difficile transition.

* * *

- 4 Le premier ministre tsigane. J'ai été attirée par ce sujet à l'occasion des études sur les préférences politiques dans les villes de Choumen et de Kaspitchan (Bulgarie du Nord-Est)
- ¹. La partie essentielle de l'enquête portait sur les images des pouvoirs exécutif, législatif

et judiciaire, produites par les diverses communautés ethniques et les adhérents des différents partis politiques.

- 5 La population de la région de Choumen comprend divers groupes ethniques et religieux, notamment des Bulgares, des Turcs et des Tsiganes musulmans de langue turque ("Tsiganes turcs"). Au moment où l'enquête avait lieu, le pouvoir local était dominé dans la plupart des communes de la région par les "bleus" (l'Union des Forces Démocratiques, UFD), qui avaient aussi la majorité à l'Assemblée Nationale². J'ai été frappée par le fait que les personnages les plus importants des pouvoirs exécutif et législatif paraissaient être totalement inconnus, et surtout qu'on évitait de prononcer le nom du premier ministre Ivan Kostov. Le problème a été résolu lorsque j'ai appris qu'on l'appelait là-bas "le Tsigane", "le petit Tsigane", "Ivantcho le Tsigane". Plus tard j'ai compris que cette opinion sur l'origine ethnique de Kostov était répandue dans tout le pays et était partagée non seulement par des personnes au niveau d'éducation bas ou marginalisées, mais aussi par les couches instruites, ainsi que par les Tsiganes eux-mêmes (notamment par divers groupes de Tsiganes chrétiens).
- 6 Les caractéristiques des personnes les plus éminentes de la majorité, telles qu'elles sont formulées par les couches sociales peu éduquées, par exemple les conducteurs de taxi, peuvent être résumées ainsi : "Que veux-tu que devienne ce pays ? Le premier ministre est Tsigane, le président du parlement, pédéraste, la fraction majoritaire au parlement est dirigée par une vieille fille et le ministre des affaires étrangères est une prostituée... Comment les choses pourraient-elles s'arranger ?"³
- 7 Curieusement, les milieux scientifiques de Bulgarie, bien que plus tolérants envers la vie privée des participants au pouvoir, se sont montrés eux aussi très bien "informés" sur l'origine ethnique du premier ministre. Leurs "renseignements" étaient plus "précis" et "se fondaient" sur l'anthropologie physique : "Ivan Kostov est Tsigane. On s'en rend compte facilement : il suffit de voir ses lèvres. Elles sont mauves et retournées, c'est un indice très sûr. Vois encore ses yeux — il a des cercles noirs tout autour. Et il regarde méchamment, il a l'air macabre... Le président de la République, lui aussi, est probablement Tsigane : vois sa bouche. Un vrai 'mangal' [terme péjoratif pour 'Tsigane']"⁴. Ou encore : "Je connais sa biographie. Il est de Dragalevtsi [quartier de Sofia]⁵, mais, en fait, dans son enfance il a vécu dans le quartier tsigane de Sliven. Il y a du tsigane dans son sang, ça se voit"⁶. D'autres ajoutent des détails : il est fils adoptif ; il est le cadet des trois fils d'une célèbre famille tsigane de Plovdiv ; il est tsigane de Dragoman, etc.
- 8 Il est à noter que des "biographies tsiganes" de l'ex-premier ministre, constituant un type à part, sont rapportées par les Tsiganes chrétiens eux-mêmes : "Il est tsigane et ma tante possède même une photo de son enfance. Il est des nôtres (Tsiganes Lingurari). Etant enfant, il est parti avec son père à Sofia. Le père y a épousé une Tsigane sofiole. Il lui a fait faire ses études, il est devenu un homme instruit. Il s'est marié à Dragalevtsi et depuis il habite à Sofia."⁷; "Il est des nôtres, des Tsiganes "serbes". Ses parents étaient riches. Son père était commerçant et ils ont vécu à Plovdiv. Puis il a fait ses études à Sofia et a épousé Elena.", etc.
- 9 Non moins intéressante, bien que plus rare, est l'argumentation des défenseurs de Kostov. Ils rejettent la "version tsigane" et réfutent les "preuves anthropologiques" : "Il ne peut être tsigane, parce qu'il est très intelligent".
- 10 Les représentations bulgares des Tsiganes, qui concordent avec celles répandues en Europe centrale et orientale, nous aideront à mieux comprendre le sens des propos cités

ci-dessus. La Russie fait exception dans la région : un aïeul tsigane présumé y apporte beaucoup de prestige. L'origine tsigane suppose de l'exotisme, de la singularité, du talent. Le Tsigane est habituellement décrit ainsi : "Les Tsiganes sont toujours couverts de bijoux en or, habillés de vêtements aux couleurs vives, ils chantent et dansent, ils sont comblés de dons. Ce sont des gens aux passions ardentes et aux sentiments intenses... Voilà pourquoi Pouchkine a écrit le poème "Tsiganes" sans parler de la célèbre "Carmen" de P. Mérimée, dont G. Bizet s'est inspiré pour composer son opéra. Ce n'est qu'en Bulgarie que l'on croit les Tsiganes sales, voleurs et menteurs"⁸.

- 11 Assurément, l'image négative des Tsiganes n'est pas strictement bulgare. Elle s'est formée dans des conditions bien différentes de celles de Russie. La perception de la communauté tsigane y passe par trois étapes historiques : *traditionnelle, de la Renaissance nationale*⁹ et *moderne*, selon la périodisation proposée par E. Maruchiyakova et V. Popov¹⁰.
- 12 Au cours de la première période, qui précède la Renaissance nationale, les Tsiganes sont inscrits avec succès dans la culture traditionnelle bulgare et occupent leur place dans le modèle général du monde, surtout à travers ses réalisations rituelles (croyances et imaginaire traditionnels, personnages carnavalesques, rôle joué par le Tsigane-forgeron au cours de certaines pratiques magiques, etc.). Les Tsiganes ne peuvent pas être séparés de la société bulgare et jouent leur propre rôle dans la culture populaire traditionnelle bulgare, surtout en tant que détenteurs des caractéristiques ambiguës de "l'étranger" nécessaires à la création du "soi".
- 13 Avec la Renaissance et l'élaboration de l'idée nationale bulgare, un certain dédain se manifeste à l'égard des Tsiganes : ils n'ont pas d'idée nationale à opposer aux Bulgares. Pendant la même période apparaît l'idée d'assimilation, et des tendances commencent à se faire jour menant aux premières christianisations forcées, qui se multiplieront après la libération. C'est durant cette période que "s'établit d'une manière stable la conception des Tsiganes en tant que partie intégrante de la nation bulgare, mais occupant une place particulière au sein du système de catégories et de valeurs. Les Tsiganes sont toujours perçus (comme pendant la période de la culture traditionnelle) comme un tout collectif au statut déterminé, mais celui-ci présente déjà de nouvelles dimensions axiologiques : *ils sont aux yeux du Bulgare moyen quelque chose d'inégal et d'inférieur* (italiques ici et ci-dessous de E. A.). De plus, cette inégalité est d'un autre ordre que celle concernant les autres communautés ethniques : même "étrangères", celles-ci sont comparables aux Bulgares, tandis que *les Tsiganes constituent une communauté d'ordre différent que l'on définit a priori comme inférieure et non comparable aux Bulgares*. Ce rapport envers les Tsiganes devient rapidement un *modèle de comportement social*, perçu comme donné une fois pour toutes. Ces idées influent sur le sens de l'ethnonyme par lequel la société ambiante désigne les Tsiganes : le mot "Tsiganin" ('Tsigane', mais aussi "menteur, vaurien") ou la locution "tsiganska rabota" ('travail de Tsigane') en bulgare expriment moins la caractéristique ethnique que la dépréciation."¹¹ Cette conception persiste encore lors de la période qui va de la libération (1878) à la Deuxième guerre mondiale.
- 14 Sous le régime socialiste des efforts ont été faits pour améliorer les niveaux de vie et d'éducation de la population tsigane. Une élite instruite, bien que peu nombreuse, s'est constituée. Mais la conception monoethnique de la nation bulgare et la politique d'assimilation qui en a résulté n'ont pas transformé le modèle de comportement social envers les Tsiganes. Ceux-ci ont disparu de l'espace social, de la presse, des médias et même des sciences humaines. Le "problème tsigane" est toujours perçu dans le cadre du modèle élaboré pendant la Renaissance nationale.

- 15 Après 1989, lors de la démocratisation du système politique en Bulgarie, le modèle “national” maintient sa position dominante dans l’esprit des masses. On y ajoute “le sentiment que la nation bulgare est actuellement en danger ou son avenir est menacé [...] Des représentations générales se sont imposées : celle des Tsiganes comme danger démographique, celle des Tsiganes qui s’assimilent aux Turcs, celle de la “tsiganisation” de la culture bulgare [...], celle des “Tsiganes — criminels”¹².
- 16 Le phénomène décrit ci-dessus, qui pourrait être défini comme une “tsiganisation” du pouvoir, s’inscrit dans ce contexte. Ivan Kostov n’est ni le premier, ni le seul des hommes ayant occupé des postes supérieurs dans l’administration dont on ait pensé qu’il était Tsigane. (Par ailleurs, pour montrer les traits caractéristiques des personnes au pouvoir on utilise aussi d’autres codes. Le chauffeur de taxi de l’exemple cité, en décrivant les politiques suit l’échelle des valeurs familiales traditionnelles bulgares, qui rejettent absolument tout écart de l’alliance hétérosexuelle habituelle. S’ensuit le refus d’admettre l’homosexualité, le célibat, l’amour libre ou payant, etc.) La nationalité étrangère imaginaire des leaders politiques bulgares se déplace, avec le temps, de nationalités relativement “équivalentes” à des communautés ethniques perçues par les masses comme “irréremédiablement non-équivalentes”.
- 17 D’autres leaders “tsiganes”. Le gouvernement le plus long de l’histoire moderne de Bulgarie est celui de Todor Jivkov. Premier ministre à partir de 1956, il reste l’homme le plus puissant jusqu’à son élimination en 1989. Conformément à la règle du “camp socialiste”, il détenait simultanément les postes supérieurs du parti et du pouvoir exécutif de l’Etat (secrétaire général du Parti communiste bulgare, premier ministre et président du Conseil d’Etat). Critiqué cruellement (mais en cachette) à l’époque de sa puissance et (cette fois au grand jour) au lendemain de sa déposition, Jivkov, pour nombre de Bulgares, est devenu, avec les difficultés de la transition et la nostalgie du régime socialiste qui en a résulté, un personnage légendaire ayant dirigé le pays avec succès pendant 34 ans. (Des milliers de gens ont ainsi assisté à ses funérailles, bien qu’elles se soient passées des honneurs dus à un chef d’Etat. Et un monument a été inauguré dans sa ville natale en septembre 2001 à l’occasion de son 90 anniversaire, cette fois avec les honneurs militaires.)
- 18 Un chercheur de l’Institut de la langue bulgare, le professeur Todor Balkanski, d’origine aroumaine¹³, a consacré toute une monographie à l’origine non bulgare de T. Jivkov. “La société valaque est particulièrement émue par le fait que le dernier dictateur communiste en Bulgarie est de sang valaque. On cite, de source fiable, [...] que lorsqu’il visitait Pravets [sa ville natale] avec sa suite du parti, la mère du dictateur — Marutsa — lui parlait en valaque. [...] Voilà quelques réponses aux questions à propos du sang valaque coulant dans les veines de Todor Jivkov, Zamfirkyov d’après le surnom de sa souche. [...] Le nom de la mère Marutsa est un anthroponyme de forme valaque [...] Ses parents sont des Valaques de Somovit. [...] La langue maternelle de Marutsa et de sa sœur était le roumain. Le père de Todor — Hristo Jivkov — tire son origine des Krastenyatsi — Tsiganes Tchukatchi, baptisés en 1878. On suppose qu’ils étaient des Valaques Rudari (‘mineurs’) [...] Leur surnom valaque Zamfirkyovtsi (dans la région de Teteven “zamfirkyo” signifie “Tsigane”) est toujours courant.”¹⁴
- 19 La situation des Valaques (y compris des Tsiganes “valaques”, c’est-à-dire les Tsiganes de langue roumaine, dans la mesure où ceux-ci sont difficilement identifiables pour l’observateur extérieur¹⁵) est bien différente de celle des Tsiganes. Les Valaques sont considérés par les Bulgares comme ambitieux, laborieux, entrepreneurs et toujours

prospères. Ils sont comparables aux Bulgares, ils “ne se distinguent nullement des Bulgares”. En d’autres termes, les Valaques sont très proches des Bulgares sur l’échelle des catégories ethniques. Ils sont entièrement intégrés à la société englobante et sont même reconnus comme ayant une auto-identification “plus bulgare” que celle des Bulgares eux-mêmes. Le plus souvent les Valaques se présentent ainsi : “Nous sommes des Valaques-Bulgares”. “Le Bulgare-Valaque est le plus intelligent, le meilleur Bulgare”. Leur auto-identification est constituée toujours de deux éléments, parmi lesquels la nationalité précède l’ethnicité¹⁶.

- 20 La version de l’origine valaque de T. Jivkov est répandue parmi les Aroumains et la communauté en tire une raison de fierté. Voilà le commentaire (non-public) d’un Valaque, fait en présence d’experts des minorités ethniques en Bulgarie, à propos d’un rapport, selon lequel le thème de “l’Etat valaque” ne serait pas à l’ordre du jour pour la communauté valaque après les réformes démocratiques au pays : “Un Etat, ça servirait à quoi ? Todor Jivkov a gouverné la Bulgarie cinquante ans (sic) et tout le monde sait qu’il était valaque !”¹⁷
- 21 De la sorte, T. Jivkov est compté parmi les leaders politiques ethniquement étrangers, sans que ce soit perçu en tant que péjoratif, honteux ou humiliant pour la nation bulgare. Cette version de l’origine de T. Jivkov est considérée plutôt comme curieuse et amusante. (Les Bulgares préfèrent le qualifier de “paysan rusé”, ce qui le situe dans le contexte de l’opposition paysan/citadin, typique de la période du régime socialiste)¹⁸.
- 22 Un autre leader politique vu à travers le prisme réfractant de l’altérité ethnique est le premier président de la République, Jelyu Jeleu. Le mythe de son origine turque est né lors des débats avec le candidat de la gauche Velko Valkanov. Jeleu défendait énergiquement la légitimité du MDL [le “parti turc”] fondé par Ahmed Dogan. (La formation du MDL en 1990 a provoqué une certaine résistance au sein de la société bulgare, qui craignait les “Turcs” en général et leur participation au pouvoir encore plus.) La réplique de Valkanov — “N’es-tu pas un Turc au fez sur la tête ?” — est restée dans la mémoire des masses comme démasquant l’origine ethnique de Jeleu. Plus tard, la Bulgarie a été le premier Etat à reconnaître l’indépendance de la République ex-yougoslave de Macédoine, et Jeleu, en tant que président de la République, a joué le rôle principal dans cette décision, ce qui lui a amené les critiques de certains milieux nationalistes. Ce fait et d’autres événements ont contribué à faire croire que le président Jeleu ne défendait pas suffisamment les intérêts nationaux en raison de sa supposée origine ethnique.
- 23 Les représentations des Turcs ont été forgées principalement par l’historiographie. Toutefois, les changements sociaux et économiques pendant la période socialiste — l’apparition d’une intelligentsia turque, le développement d’une agriculture et d’une industrie modernes dans les régions peuplées de Turcs, la formation d’une communauté “cultivée” et aisée — ont créé une image contradictoire des Turcs, par le nombre la deuxième minorité de Bulgarie (après les Tsiganes). La décision concernant le changement forcé du nom des Turcs (1984-1985) a également joué un rôle, de nombreux Bulgares s’étant sur ce point séparés de leur Etat (sans parler des Turcs citoyens de Bulgarie). “Les Turcs sont honnêtes, laborieux ; nombreux sont ceux parmi eux qui sont plus éduqués et plus riches que nous” : telles sont les caractéristiques le plus souvent évoquées par les Bulgares cohabitant avec des populations turques. Mais dans ces mêmes régions, où le plus souvent les Bulgares sont minoritaires, on peut aussi entendre d’autres réflexions. Après avoir discrètement précisé “Vous êtes Bulgare, n’est-ce pas ?”, le locuteur poursuit : “Ils m’aident beaucoup, je m’adresse à mes voisins turcs à toute

occasion. Mais ils sont dangereux — “ils échangent un cheval pour une poule” —, si tu leur fais quelque chose de bien, ils te le rendront dix fois, ce n’est pas bien. Il faut toujours être sur ses gardes, ils cachent toujours un poignard en leur sein. Dans les régions, où il n’y a pas de population turque, les descriptions sont encore plus terrifiantes : “Moi, j’ai étudié les cruautés des Turcs — massacrer, pendre, tuer... Qu’est-ce qui a fait agir le Turc comme ça ? Tant d’années se sont écoulées depuis, mais le Turc n’a pas changé [...] Qui sont les malfaiteurs les plus grands, les terroristes, les assassins ? La nation turque est arriérée et farouche”¹⁹. On voit ainsi se détacher le modèle de l’imaginaire ethnique, surchargé d’histoire, et qui est d’autant plus négatif qu’il est plus éloigné des membres de la communauté turque en chair et en os, c.à.d. lorsqu’il est formé sur la base des clichés de l’historiographie, caractéristiques de la science historique bulgare et balkanique de la période précédant les années 1990.

- 24 Le roi Bulgare. Comment, dès lors, l’élection de Siméon Saxe-Koburggotski comme premier ministre a-t-elle été possible sur un tel fond de défiance et de préventions nationales envers l’origine ethnique des leaders ?
- 25 Je m’arrêterai surtout à deux des réponses.²⁰ Selon la première, il serait considéré comme un Allemand, c.-à-d. un “Européen”, donc comme le “bon étranger” dans le contexte de l’intégration à l’Europe rêvée. Il faut noter que l’interprétation de l’histoire bulgare, telle qu’elle est enseignée à l’école, suggère l’idée que si la Bulgarie n’avait pas été sous la domination ottomane, mais avait fait partie d’un autre empire — autrichien ou allemand —, elle aurait eu un destin tout à fait différent, “heureux” (européen).
- 26 La deuxième réponse peut paraître inattendue, mais, en fait, elle est assez logique. Siméon a été perçu comme étant un vrai Bulgare, héritier des glorieux souverains du Premier Empire bulgare — Boris et Siméon. J’ai entendu cette théorie pour la première fois à la radio, avancée par des auditeurs. Plus tard, elle a été prouvée “officiellement” par un historien populaire, le professeur Bojidar Dimitrov, directeur du Musée historique national, dans son article “La race de Siméon II en Europe” :

Un des arguments les plus fréquents dans les lettres des lecteurs s’opposant à la participation de Simeon II à la vie politique de la Patrie, c’est qu’il n’aurait pas de sang bulgare dans les veines. Si le problème est là, tout le monde peut dormir tranquille.

La famille aristocratique des Koburg est liée par le sang à presque toutes les grandes familles aristocratiques européennes, qui à leur tour se sont alliées pendant les XIIIe-XVe siècles à toutes les grandes familles de l’aristocratie byzantine.

Mais, d’autre part, toutes les grandes familles byzantines s’étaient déjà alliées au cours des XIe-XVe siècles avec les familles de l’aristocratie bulgare. De plus, toutes les familles royales bulgares, qui ont perdu, pour une raison quelconque le pouvoir, se sont établies à Byzance, se sont assimilées aux Grecs et leur descendance, à travers les alliances avec des représentants des dynasties impériales, ont répandu le sang bulgare dans toute l’Europe aristocratique.” Et encore : “La fille du roi Ivan Vladislav (1015-1018) a épousé un homme de la famille Comnène, qui a donné de nombreux empereurs byzantins au cours d’un siècle et demi. Sa petite-fille — Anne Comnène, célèbre par ses ouvrages, écrivait que la Bulgare avait été très belle et avouait que grâce à elle les figures disgracieuses des membres de la famille se sont embellies [...] Donc les auteurs des généalogies publiées dans les éditions monarchiques ne mentent presque pas en indiquant les ancêtres de Siméon II jusqu’au khan Kubrat²¹ et la dynastie Dulo. [...] Il est sans importance que dans les veines de Siméon il y ait seulement quelques gouttes ou tout un litre de sang bulgare. Non seulement parce que la nation est une catégorie historique et non pas biologique, même d’après l’historiographie marxiste [...] Siméon est Bulgare, parce

qu'il est né en Bulgarie, son père est né en Bulgarie, il est citoyen bulgare et il parle bulgare.²²

- 27 Ainsi, l'origine bulgare du roi n'a pas été seulement reconnue par le peuple bulgare, mais aussi par la science bulgare. (Les investigations de la conscience collective populaire et celles des milieux scientifiques dans le domaine de "la nationalité des gouvernants" vont souvent de pair.) Laissant de côté les hésitations, la Bulgarie a embrassé les slogans "Honnêteté totale" et "Le temps nouveau arrive". Le vote a donné à la coalition "Mouvement national "Siméon II" de l'ex-monarque la moitié des places à l'Assemblée nationale. Un mois plus tard Siméon Saxe-Koburgotski est devenu premier ministre de Bulgarie.
- 28 La schizophrénie d'une nation, ou la recherche des coupables des difficultés de la transition bulgare. Les exemples et les discussions, cités ci-dessus, illustrant l'interrogation paradoxale de la société sur l'ethnicité de ses leaders politiques, peuvent être mis en parallèle avec la situation hypothétique décrite par E. Gellner. Après avoir cité E. Kedourie : "Le seul critère qui soit soutenable publiquement est de savoir si les nouveaux dirigeants sont moins corrompus et moins avides, ou plus justes et plus cléments ou si rien ne change sinon que la corruption, la cupidité et la tyrannie se contentent de trouver d'autres victimes que celles des anciens dirigeants", Gellner écrit : "La question, posée de manière si éloquente par le professeur Kedourie, est en fait celle que se posait un *esnaf* d'une société agraire, quand le *pacha* du lieu avait été renvoyé et remplacé par une personne tout à fait inconnue. Et si à ce moment-là son épouse avait osé lui demander en quelle langue parlait le nouveau pacha en famille — en arabe, en turc, en persan ou en anglais, le pauvre bonhomme se serait fâché, vu les ennuis envisagés, auxquels se serait ajoutée la folie de sa femme. Et il l'aurait très probablement envoyée dans un asile d'aliénés"²³.
- 29 L'idée de la folie de la nation bulgare, suggérée par cet exemple, serait acceptée volontiers par de nombreux critiques des résultats électoraux en Bulgarie. [Un des plus actifs était le "chamane bleu" Evgheniy Daynov, très lié au cabinet précédent (et qui, évidemment, était fortement déçu du "vote erroné" des Bulgares). Celui-ci constate que "en une nuit la société bulgare s'est transformée en peuple [et que] la société civile s'est transformée en peuple", et il affirme : "Ce qui est arrivé, c'est quelque chose qu'on n'a pas vu depuis très longtemps. Le peuple en tant que sujet unitaire a trouvé son roi. Et le roi a trouvé son peuple. C'est une structure médiévale, ceci n'est pas arrivé depuis plusieurs siècles [...] Le peuple et le roi se sont retrouvés, il s'est créé entre eux un axe d'énergie et une autre réalité tourne autour de cet axe. Le monde médiéval et ses règles se reconstituent. Les rapports logiques et de cause à effet y sont progressivement écartés par des rapports magiques."²⁴ Pourtant l'opposition société civile/peuple, où la deuxième notion est chargée de connotations négatives, et la mise en parallèle avec le Moyen Âge reposent sur des motifs tout à fait différents. Le vote est traité de surnaturel, énigmatique et inexplicable — ce qui n'aide point à l'analyse du phénomène.]
- 30 Evidemment, il y a eu bien d'autres commentaires : le vote a été qualifié de "anti-Kostov", de "vote de protestation" et même "vote de protestation des minorités". Il a été considéré aussi en tant que "grande révolution conservatrice", "vote de la raison", "le premier cabinet dont les ministres étaient riches avant de prendre le pouvoir", etc. Toutes ces analyses ne semblent pas privées d'arguments. Mais en tenant compte de ce qui a été dit ci-dessus, il est possible de tirer d'autres conclusions.

- 31 L'analyse des exemples cités montre qu'ils reflètent deux tendances différentes, mais liées l'une à l'autre :
- 32 1. La "revanche" des communautés ethniques minoritaires en Bulgarie²⁵ (en tant qu'un des aspects du processus complexe d'évolution des minorités en Bulgarie), qui tendent à se créer une nouvelle place dans la société bulgare, y compris en participant au pouvoir. Dans le cas analysé, par une attitude paradoxale — en s'appropriant des figures politiques importantes.
- 33 2. Le détachement des Bulgares du gouvernement en se servant de termes ethniques (plutôt de clichés ethniques) pour le qualifier. Ces qualifications reposent sur des idées stéréotypées dépréciant les minorités ethniques (quelque chose comme des *nomina odiosa* ethniques). Ces idées sont projetées sur les leaders politiques et la sémantique du cliché ethnique dépasse la sphère sociale et recouvre aussi la politique. De la sorte les catégories ethniques sont transformées en termes politiques, qui occupent, paraît-il, une place importante dans la conscience collective bulgare.
- 34 La première tendance se manifeste dans l'image de T. Jivkov en tant que tzigane-valaque. Elle vient d'une petite communauté ethnique, à propos de laquelle un ethnologue bulgare note que "les années 90 sont l'époque de la manifestation — combien nous sommes différents, combien nous sommes exceptionnels — en omettant les traits communs. Le processus est observable chez les grands groupes, ainsi que chez les petits, *récemment encore presque inconnus par le public non spécialisé (par exemple les Aroumains) ou dont même il ne veut rien savoir* [italiques de E. A.]."²⁶ Une communauté qui a commencé à rappeler son existence à partir de 1990 en créant ses organisations, sa langue littéraire, sa littérature et aussi ses "grandes figures", ayant influencé les pays habités par la communauté transnationale. Cette élite n'est pas composée que de politiques et d'intellectuels bulgares, mais inclut aussi de personnes éminentes roumaines et macédoniennes.
- 35 Les biographies tziganes d'Ivan Kostov créées par les diverses communautés tziganes représentent un cas similaire. La communauté minoritaire la plus nombreuse en Bulgarie est aussi la moins intégrée à cause du bas niveau d'instruction et de la faible qualification professionnelle (en plus d'autres raisons). J'ai déjà noté que l'imaginaire et le modèle social et ethnique se rapportant aux Tsiganes ont une charge négative. La communauté se réhabilite en s'appropriant le premier-ministre "du cabinet démocratique le plus réussi de Bulgarie".
- 36 La proposition "Jivkov est Tzigane-Valaque" est inconnue de 99 % des Bulgares et elle les laisse indifférents. Tout autre est le cas de Kostov.
- 37 Si l'on cherchait quelque raison (en dehors de la "version anthropologique") à la perception de l'ex-premier ministre comme "tsigane", une des réponses possibles serait donnée par le sens social (inséparable de l'ethnique en ce cas-là) de l'ethnonyme. Le sens de "criminel", contenu dans le mot "tsigane" correspond à l'opinion qui prédomine quant à l'activité du cabinet d'Ivan Kostov. Ainsi, les connotations ethniques et sociales se recouvrent. Par ailleurs, il semblerait que le sujet "Kostov — Tsigane" met en scène la réalisation d'un des plus grands cauchemars bulgares, inspiré par la crise démographique de la dernière décennie²⁷. "Quand les Tsiganes deviendront plus nombreux des Bulgares, ils vont nous gouverner" (cf. l'anecdote : "Un enfant tzigane demande à son père : "Papa, pourquoi le soleil se lève-t-il ? Pourquoi y a-t-il jour et nuit ?" Le père se tait. Enfin la mère se fâche et dit : "Laisse ton père tranquille ! Tais-toi !" Le père la réprimande : "L'enfant doit poser des questions. Il doit s'instruire. Comme les Bulgares sont en train de

disparaître, bientôt ce sera à nous autres Tsiganes de gouverner cet Etat.”). Le cas “Jelev – Turc” appartient au même type de représentation. Il reflète l’autre grande menace pour les Bulgares — les Turcs (numériquement la deuxième minorité de Bulgarie). Ils sont perçus non seulement comme un danger démographique, mais on voit aussi en eux des “espions” de la Turquie, l’Etat voisin qui par tradition est considéré comme un agresseur potentiel, ayant des prétentions sur le territoire bulgare. Les deux images résultent donc du sentiment de danger et des appréhensions dont est peuplé l’avenir (conspirations prétendues, ennemis intérieurs et extérieurs, supposés coupables de la transition “ratée”). Ces sentiments sont provoqués par la pénible, l’“interminable” transition vers la démocratie. Celle-ci apparaît comme un but assez vague, confus, parfois insuffisamment désiré. La vision initiale de la démocratie comme panacée a cédé la place aux difficultés réelles auxquelles est confronté l’individu dans la société de libre concurrence.

- 38 Mais ce qui importe vraiment et apparaît dans l’interrogation même de l’ethnicité des leaders de l’Etat, c’est que *les Bulgares ne s’identifient pas à leur gouvernement*. Il leur semble étranger et hostile au point d’être classé en ayant recours aux catégories les plus injurieuses. Et “Tsigane” est la plus universelle, réunissant presque tous les sens négatifs. L’opposition peuple/gouvernement est si intense que l’Etat et la nation ne sont plus considérés comme une entité. Les Bulgares ne s’identifient ni à leur gouvernement, ni à leur Etat, qualifié très souvent de “tsigane”. (Je laisserai de côté la question de savoir si une telle attitude est justifiable, vu le contraste entre le chômage et le taux de la criminalité croissant sans cesse, la crise économique profonde d’une part, et les logements luxueux de ceux qui ont disposé d’un pouvoir quelconque, la quantité d’automobiles fastueuses, etc., d’autre part).
- 39 Cette situation paradoxale peut être expliquée sans recourir à la “transition difficile”. Pour des raisons historiques la Bulgarie a été politiquement indépendante durant des périodes relativement courtes. L’Etat a été fondé en 681 ; de 1018 à 1186 le pays se trouvait sous la domination byzantine ; de 1396 à 1878, sous la domination ottomane ; à partir de 1946 la Bulgarie a été transformée en satellite de l’URSS, pratiquement privé du droit de prendre des décisions politiques indépendantes. Je ne m’aventurerai pas à demander si ce sont les circonstances historiques qui forment le caractère national ou bien si, à l’inverse, le caractère national prédétermine le destin de la communauté. Ce qui importe, c’est que finalement, en niant son Etat et son gouvernement le Bulgare se nie lui-même. Il nie aussi “l’idée nationale”, née pendant la Renaissance nationale, et vivant actuellement une crise profonde. C’est une crise qui s’exprime en une sorte de nihilisme national, accompagnée de décadence économique et morale, chargée de mauvaises prémonitions. Celles-ci suscitent la recherche de quelque facteur étranger, hostile, menaçant, puissant, qui serait coupable de tous les malheurs. Trouver ce facteur dans l’altérité ethnique est un mécanisme connu, d’habitude employé par les nationalismes afin de mobiliser et d’affermir les communautés. En revanche, actuellement en Bulgarie ce mécanisme se met en fonction dans une situation insolite — contre son propre gouvernement, contre son propre Etat, contre sa propre nation. Un nationalisme contre soi-même, “vêtu” d’un code ethnique, conséquence de la concentration du pouvoir²⁸ entre les mains d’élites politiques qui ont suscité chez le peuple un sentiment d’impuissance, en transformant d’une manière absurde la notion de “peuple” elle-même (et les gens qu’elle englobe) en terme péjoratif.
- 40 Il n’est donc guère étonnant que Siméon, “le Bulgare-Européen”, s’appliquant à créer un dialogue entre le peuple et le pouvoir et élu avec une majorité importante, ait été

rapidement converti en “Tsigane de Madrid”. Le nouveau président de la République, à son tour, a été salué par des “patriotes émus” dans un des quotidiens de la capitale : “Edifions, camarades, la société communiste-tsigane de notre Etat dans les champs morts de Sibérie ! Le président de la République est un paysan, dont le père est tsigane et la mère bulgare. Le vice-président est un bâtard de père inconnu. Bonne chance au XXI^e siècle — communistes, komsomoltsi²⁹, pioneri³⁰, Tsiganes, Turcs ! Personne n’a cure de la Bulgarie !”³¹ On retrouve là presque tous les notions les plus “répugnantes” (communistes, komsomoltsi, pioneri, Sibérie — les symboles les plus frappants du régime communiste ; paysan, bâtard, Tsigane, Turc) devenues des clichés injurieux, qui reflètent aussi les angoisses les plus fortes qui dominent la Bulgarie ces dernières années.

- 41 Toutefois, on peut se consoler en pensant qu’une part importante de la population se préoccupe plus des qualités du cabinet, de son activité réelle, des changements espérés. Mais je ne peux pas oublier la question posée par une journaliste au nouveau ministre Solomon Pasi : “Comment développerions-nous les relations avec les pays arabes, si notre ministre des affaires étrangères est juif ?”, ni les questions qu’on ne cesse de poser à Siméon : “Pourquoi vos enfants ne parlent-ils pas bulgare ?” Je crains qu’on ne continue de se poser ce genre de questions. Le genre de questions qui auraient amené le bonhomme imaginé par Gellner à vouloir envoyer son épouse à l’asile d’aliénés.

NOTES

1. Ces études ont été réalisées en avril 2001 par le Centre de pratiques sociales à Sofia. Des semblables enquêtes ont été menées à partir de 1992 sous le titre de “Images culturelles de l’action politique”. Elles ont été entreprises tout d’abord par le Centre de stratégies libérales avec l’aide financière de la Fondation “Friedrich-Naumann-Stiftung” pour être poursuivies par le Centre de pratiques sociales, dirigé par les “chamanes bleus” (les politologues de l’Union des Forces Démocratiques, UFD) V. Garnizov et E. Daynov. Petit à petit elles se sont transformées en sondages électoraux de l’opinion publique.

2. La vie politique en Bulgarie au cours des 12 dernières années a été marquée par la concurrence et les affrontements entre le parti ex-communiste (nommé dorénavant Parti Socialiste Bulgare, PSB), dont la couleur traditionnelle était le rouge, et les démocrates (Union des Forces Démocratiques), qui ont choisi le bleu. Leur opposition dans la vie politique et sociale, définie comme “modèle bipolaire”, a provoqué une division extrême au sein de la société. La nation était divisée en “bleus” (représentés au début surtout par des jeunes gens) et en “rouges” (les générations plus âgées). Les antagonismes violents du début des années 1990 (qui se manifestaient parfois par de graves scandales, des conflits au sein des familles, plus rarement par des bagarres et même des coups de feu) ont petit à petit cédé la place à l’apathie politique. Significatifs sont les slogans de 1997 (quand le gouvernement “rouge” avait amené le pays à la catastrophe économique totale : hyperinflation, revenu moyen de 10 dollars par mois), par ex. : “ordures rouges”, “mafia rouge”, “auparavant et maintenant le PSB est une mafia”, plus tard remplacés par le “brouillard bleu”, “la mafia de Kostov” etc. Le rôle de “centre” politique en cette situation a été joué par le Mouvement des droits et libertés (MDL), dirigé par Ahmed Dogan qui réunissait le vote de la plupart des Turcs en Bulgarie, ainsi qu’une certaine partie des autres

groupes musulmans. A cause du refus de l'idée que les "Turcs" puissent gouverner le pays, le MDL ne participe au pouvoir exécutif central qu'à partir de 2001 avec l'arrivée du gouvernement présidé par Siméon Saxe-Koburggotski. L'antagonisme "bleu-rouge", qui avait amené la division de la société, ainsi que l'alternance des gouvernements des deux partis le lendemain de chaque désenchantement, a été une des raisons de l'accueil enthousiaste d'une classe politique neuve, indépendante des deux "mastodontes" politiques qui en fin de compte ont mené ensemble le pays vers l'appauvrissement extrême. Ont eu aussi une certaine importance la fatigue de la haine et des irrédentismes réciproques des deux partis qui, tout en se déclarant être de gauche ou de droite, ne possèdent pas de programmes sociaux propres qui se différencieraient nettement l'un de l'autre, et ne sont pas formés sur la base de couches sociales bien définies. Tous les deux, l'UFD et le PSB, ont adopté vers la fin des années 90 les mêmes priorités : intégration à l'Union Européenne et à l'OTAN, amélioration du niveau de vie, etc. D'autre part, les deux partis n'ont pas su présenter à la société les valeurs qui se substitueraient à l'idéologie communiste écroulée. Si le socialisme promettait pour l'avenir le paradis de l'égalité sociale absolue, la période de transition vers la démocratie n'a produit aucune plate-forme idéologique ou axiologique convaincante. La politique des deux partis a été interprétée ainsi : "Les uns et les autres ne veulent que prendre le pouvoir et piller. Ils ne se querellent pas entre eux, mais ils opposent les gens entre eux, afin de gouverner sans contrôle". - K. I., Bulgare, née en 1950 à Sandanski, commerçante, interviewée le 15. 04. 2001 par E. Anastassova (désormais E. A.).

Voilà une brève liste chronologique des cabinets, qui se sont succédés en Bulgarie depuis les premières élections libres en 1990 : deux cabinets des ex-communistes, A. Loukanov en tête en 1990 ; le cabinet "bleu-rouge" de D. Popov — en 1990-1991 ; les démocrates gouvernent de 1991 à 1992 — cabinet de F. Dimitrov ; suivent deux cabinets "neutres", L. Berov (1993-1994) et R. Indjova (1994) ; le cabinet socialiste de J. Videnov, au pouvoir en 1999, a démissionné à la fin de 1996 ; après les manifestations de l'hiver 1997, le cabinet transitoire de St. Sofiyanski et les élections qui ont apporté la majorité absolue aux démocrates, a été formé le cabinet de I. Kostov, le premier qui n'ait pas été forcé de démissionner avant le terme légal.

3. M. P., Bulgare, 56 ans, né à Pernik, conducteur de taxi, interviewé le 25. 05. 2001 par E. A. à Sofia.

4. A. Ya. Bulgare, 67 ans, née à Vidin, philologue, interviewée le 25. 07. 2001 par E. A. à Sofia.

5. En réalité, c'est l'épouse de Kostov qui est née à Dragalevtsi.

6. V. K., Bulgare, 43 ans, né à Sofia, enseignant en histoire, interviewé le 03. 08. 2001 par E. A. à Sofia. Sur les Tsiganes de Sliven, v. : Gheorghieva, I. "Izsledvane varhu bita i kulturata na balgarskite tsigani v Sliven" (Etude sur le mode de vie et la culture des Tsiganes bulgares à Sliven), in *Izvestiya na Etnografskiya institut s muzey*, 1966, t. IX.

7. N. N., Tsigane chrétien, 26 ans, né à Bourgas, étudiant à l'Université libre de Bourgas, interviewé le 15. 06. 2001 par E. A. à Sofia.

8. G. A., Russe, né à Grozni, Tchétchénie (à présent Itchkéria), philologue, interviewée le 20. 08. 2001 par E. A. à Sofia.

9. La Renaissance nationale, "Vazrajdanie" en bulgare, est la période de formation de la nation bulgare, liée étroitement aussi aux idées des Lumières. Elle commence vers le milieu du XVIII^e siècle et se termine avec la fin des luttes de libération à la veille de la Première guerre mondiale.

10. Maruchiyakova, E., V. Popov. *Tsiganite v Bulgariya* (Les Tsiganes en Bulgarie). Klub-90, Sofia, 1993, p. 209-218.

11. *Ibid.*, p. 212-213.

12. *Ibid.*, p. 215.

13. Il y a deux communautés "valaques" en Bulgarie : les Valaques "Timotchani", habitant le littoral du Danube et les Valaques Aroumains "Armâni" ou "vlasi-matchedonyani", habitant quelques zones montagneuses. L'origine et l'histoire des deux communautés sont différentes.

Voir Anastassova, E. "Les Valaques en Bulgarie (Ethnicité et nation)", in *Etudes et documents balkaniques et méditerranéens*, Vol. 23, 2001, p. 11-18.

14. Balkanski, T., D. Andrey. *Golemite v lasi sred balgarite* (Les Grands Valaques parmi les Bulgares). Znak'94, Veliko Tirnovo, 1996, p. 109.

15. A propos du seul "complexe" ethnique des Valaques en Bulgarie, jouissant d'un statut relativement élevé, mais parfois identifiés aux Tsiganes valaques, qui parlent aussi le roumain, voir Anastassova, E. "Selo Gamzovo, Vidinsko" (Le village de Gamzovo, district de Vidin), in *Aspekti na etnokulturnata situatsiya v Balgariya. Asotsiatsiya AKSES*, Sofia, 1994, p. 350. Une autre tendance peut être observée : souvent les deux groupes ne sont pas différenciés par les Bulgares, qui les appellent "tsigani", notamment au sens de "Non-Bulgares, non-équivalents").

16. Anastassova, E. "Vlasite v Balgariya — osem godini po-kasno" (Les Valaques en Bulgarie — huit ans plus tard), in *Aspekti na etnokulturnata situatsiya v Balgariya. Osem godini po-kasno. Otvoreno obchestvo*, Sofia, 2000, p. 74-75. Cf. Gossiaux, J.-F. "Un ethnicisme transnational. La résurgence de l'identité valaque dans les Balkans", in Fabre, D. (dir.) *L'Europe entre culture et nations. Collection Ethnologie de France. Regards sur l'Europe*, Cahier 10. Ed. de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, p. 191-198.

17. E. Anastassova, "Vlasite v Balgariya — osem godini po-kasno..." , p. 82-83.

18. 'Paysan'(sot, inculte) était une des insultes les plus blessantes sous le régime socialiste en Bulgarie. Voici deux exemples typiques. Le premier est une anecdote populaire de ce temps-là. "Sais-tu pourquoi les paysans, venus dans la capitale, passent au "rouge" des feux de circulation ? Ils font ça afin que le flic les arrête et qu'il leur dise : "Citoyen, vous ne devez pas passer au "rouge"." Le deuxième exemple est une histoire vraie, dont j'ai été moi-même témoin. Deux garçons, l'un de Sofia, l'autre de la province, font connaissance. Le premier dit : "Je m'appelle Sacho." Le deuxième répond : "Et moi, je suis de la province."

19. Les renseignements cités ci-dessus, reflétant les représentations des Turcs en Bulgarie, ont été recueillis lors d'une enquête menée dans les districts de Razgrad et de Kustendil avec l'aide financière des fondations américaines "Carnegie Corporation" et "Yrex". Le premier exemple est de A. M., 67 ans, Turquie, née à Glodjevo, interviewée le 21. 02. 1992 par E. A. à Glodjevo. Le deuxième exemple est déjà publié et commenté dans un autre contexte — E. Anastassova, "Moi et l'autre : Mythologie et identité. Le problème turc en Bulgarie", in Carbonell, Ch.-O. (sous la dir.) *De l'Europe. Identités et identité. Mémoires et mémoire*. PUSST, Toulouse, 1996, p. 174.

20. Parmi les autres réponses possibles, je note la déception totale envers le cabinet et la majorité précédents ; l'espoir que Siméon, après sa carrière réussie en Occident, pourrait aider son pays à surmonter les difficultés économiques ; l'attente de nouveaux contacts avec l'Occident grâce aux relations de Siméon avec le monde des affaires ; son appel à "une nouvelle morale dans la politique" et à des "transformations positives dans le pays en 800 jours, qui ne serait pas de la moindre importance".

21. Le fondateur de "la Grande Bulgarie" sur les bords septentrionaux de la mer Noire au VII siècle. Il est de la dynastie Dulo.

22. L'article est publié dans le quotidien qui a le plus grand tirage en Bulgarie — "Trud". — Dimitrov, B. "La race de Siméon en Europe" *Trud*, 28 mars 2001, p. 10-11. L'article est illustré de l'arbre généalogique de Siméon.

23. E. Gellner, *Natsii i natsionalizam* (Nations et nationalisme). Sofia, 1999, p. 168. (Edition anglaise : *Nations and nationalism*, Oxford, Basil Blackwell, 1983)

24. Le quotidien "24 tchasa", le 27 juillet 2001, p. 6.

25. La Constitution de la République de Bulgarie ne crée pas de droits collectifs pour communautés ethniques minoritaires. La Bulgarie a signé la Convention des droits des minorités.

26. P. Petrov, "Zvezdata na Kutlech e simvol na makedonskiya narod... balgarite si imat za simvol konskata opachka". *Za proizvodstvoto na etnitcheskite razlitchiya* (" L'étoile de Kutlech est un

symbole du peuple macédonien... les Bulgares ont la queue de cheval pour symbole.” De la production de différences ethniques), in *Bulgarski folklor*, 1999, N 1-2, p. 79.

27. En 1990 Bulgarie comptait 8 670 000 habitants et en 2000, 7 974 000.

28. Ce n’est pas par hasard que les médias ont nommé le premier-ministre Kostov “le commandant”.

29. Les membres des Jeunesses communistes.

30. Les membres de l’organisation d’enfants sous le régime socialiste.

31. Le “tchatche” du journal “Monitor”, le 19 novembre 2001.

RÉSUMÉS

Une approche anthropologique de la perception du pouvoir politique en Bulgarie permet de mettre en lumière la pertinence ressentie par la population, à divers sinon tous niveaux sociaux, du critère ethnique pour juger des actions et évaluer les potentiels politiques des hommes de pouvoir. Les catégories d’altérité « Turc » et « Tsigane » occupent une place centrale dans ce réflexe largement partagé. Elles apparaissent comme diagnostic de l’impossibilité essentielle pour le responsable visé de faire quoi que ce soit de bien. Elles s’étaient sur des récits, qu’on désire les plus fidèles, les plus documentés possibles par des anecdotes, des détails plausibles de l’enfance de la personne à diffamer. Le label « Valaque » est aussi opérationnel mais jouit lui d’une connotation plus positive. Une même personne peut changer au cours de sa vie politique de label ethnique. Ainsi l’ancien monarque Siméon Saxe-Koburggotski de roi très bulgare car ayant échappé à la période communiste se voit taxé de « Tsigane de Madrid » après son arrivée au pouvoir. Obsédés par ces réflexions, certains Bulgares ignorent ainsi les problèmes réels dus à l’accession à la pleine indépendance et à l’intégration dans l’Union Européenne.

Surveying from an anthropological point of view the wide perception of the political power in Bulgaria sheds some light on the relevance granted by the population at large, at almost all social levels, to the ethnic criterion in order to judge the former actions and evaluate the potential policies of empowered men of State. Categories of Otherness such as “Turk” and “Gipsy” are central in this largely common rhetorical and cognitive reflex. They equal diagnoses of essential incapacity for the targeted person of doing any good to the Bulgarian nation. They are accounted for by narratives, supposedly most authentic and documented by plausible details about the childhood of the person to be vilified. The label “Valachian” is also operative but enjoys a more positive connotation. A very same person can change ethnic label during one political career. Therefore the former King Simeon Saxe-Koburggotski switched from “the most Bulgarian king” who had been preserved from the Communist period to “the Gipsy from Madrid” after some time in power. Obsessed by such automatic logics, some Bulgarians can’t grasp the real nature of problems caused by the full independence of their country and its recent membership in the European Union.

AUTEUR

EKATERINA ANASTASSOVA

Institut de folklore, Sofia